

TRIBUNE DE GAUX

# changer

Huit mois  
après l'indépendance,  
où en est le Zimbabwe ?

Reagan  
ressemble-t-il  
à son portrait-robot ?

Faites  
tout  
pour  
changer  
(voir page 13)

## « Un soleil en pleine nuit »

*Le spectacle de Hugh S. Williams inspiré par la vie de saint François d'Assise et interprété par le mime et chanteur Michel Orphelin a été donné deux fois en avant-première à Lyon, au Théâtre de la Tête d'Or, les 28 et 29 novembre, et trois fois à Paris du 11 au 14 décembre au Théâtre du Ranelagh.*

### Prochaines représentations :

- YVERDON (Suisse) le mardi 20 janvier à 20 h 15, Aula de l'EINEV (Ecole d'ingénieurs de l'Etat de Vaud) sous l'égide des paroisses catholique et protestante dans le cadre de la « Semaine de l'Unité ». Prix des places : Fr. 10. - ; Etudiants, écoliers, apprentis : Fr. 5. - ; Vente des billets : Grands magasins Gonset, Yverdon, et à l'entrée.
- MELUN (France) le vendredi 23 janvier à 20 h 30, Centre culturel, rue du Général-de-Gaulle. Participation aux frais. Entrée libre. Soirée organisée par l'Eglise catholique, l'Eglise réformée et l'Eglise adventiste.

## A nos abonnés hors de Suisse et de France

*Pour certains d'entre vous, le mode de paiement de vos abonnements va être modifié à partir de ce mois-ci. Désormais, à l'exception des abonnés canadiens et suisses, c'est par le bureau parisien de Changer que vous serez prévenu de l'arrivée à échéance de votre abonnement.*

### Païement :

*Belgique, Canada, France, zone franc d'Afrique : pas de changement.*

*Autres pays : Veuillez payer de préférence par virement postal international adressé à Changer, C.C.P. 32 726 49 T La Source, France, ou par virement bancaire international à Changer, 68, boulevard Flandrin, F-75116 Paris.*

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

### Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

### ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 450 ; Canada : \$17. - .

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

### Verser le montant de l'abonnement :

**France :** à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12 755, Genève.

**Belgique :** au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 285.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

### Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

## Une lueur d'humanité

On demandait un jour à un avocat comment il lui était possible de défendre un meurtrier. « Je vais le voir jour après jour en prison, répondit-il, sans me décourager, jusqu'au jour où se manifeste en lui une lueur d'humanité. C'est sur cette étincelle que je base ma plaidoirie. »

Il est question, dans ce numéro, de certains pays qui oscillent entre la violence et la paix, entre l'atroce et le miraculeux. On peut nous reprocher de donner trop

d'importance aux signes d'espérance par rapport à la pesanteur du mal. Comme l'avocat, nous pensons qu'en

## Dix ans après

C'est en 1970, à la suite de la première révolte ouvrière de Gdansk, qu'un groupe d'intellectuels catholiques polonais décidaient de donner la priorité à leurs contacts

tout homme et en toute situation se cache quelque part une lueur d'humanité et qu'il s'agit de miser sur cette réalité-là. Des décisions prises sans en tenir compte ne peuvent que perpétuer le cynisme et la désespérance.

avec les travailleurs. Dix ans après, les hommes qu'ils ont formés patiemment créent une situation nouvelle en

Pologne et modifient les données de l'histoire du monde.

La leçon ne vaut pas seulement pour les peuples vivant sous la dictature. Les personnes ou les catégories de personnes auxquelles nous décidons de donner aujourd'hui le meilleur de nous-mêmes pourraient, elles aussi, dans dix ans, ouvrir des brèches dans le matérialisme et le laisser-aller de nos sociétés. A condition que nous fassions preuve de persévérance.

**Méridien**

Changer 1980 : La collection reliée est disponible à nos adresses. Fr.s. 22. - ; 55 FF.

## BOITE A LETTRES

Le mois dernier, nous avons inauguré cette nouvelle rubrique, en entamant un dialogue avec nos lecteurs. Nous espérons bien que, de mois en mois, le rythme et le nombre de vos lettres ira en s'amplifiant et que l'écho s'en retrouvera dans ces colonnes.

Un lecteur de Normandie, agriculteur et fidèle abonné, nous a passé commande d'une quinzaine d'exemplaires de notre numéro de décembre. « Ayant beaucoup apprécié les articles de ce numéro, en particulier celui d'Alain Cribier, écrit-il, je désirerais communiquer leur grande richesse à beaucoup de mes amis, notamment à des jeunes travailleurs qui ont perdu l'enthousiasme dans leurs ateliers, usines ou exploitations agricoles. »

Voilà un de nos buts atteints : que nos lecteurs se fassent les relais, dans leur entourage et au-delà, de l'état d'esprit dont *Changer* se veut le reflet.

D'ailleurs, tous nos lecteurs vont avoir l'occasion de participer à notre campagne annuelle de promotion, qui débute ce mois-ci. Vous trouverez en page 13 de ce numéro toutes les indications nécessaires et nous souhaitons que vous soyez très nombreux à nous fournir des listes. C'est là un autre moyen de relayer

les signes d'espoir dont nous avons besoin en cette période d'incertitudes. Nous espérons aussi que cette campagne nous permettra d'obtenir, en 1981, une augmentation du nombre de nos abonnés au moins égale à celle de 1980 en France (près de 10 %).

Un autre abonné, préoccupé du sort des croyants en U.R.S.S., avait fait passer dans notre numéro de novembre une annonce pour des cartes de Noël vendues au profit de groupes chrétiens en Union soviétique. Le responsable de ce mouvement nous écrit pour nous remercier d'avoir publié cette annonce et nous signale qu'il a déjà reçu de plusieurs d'entre vous des commandes.

A l'équipe de rédaction de *Changer* se sont joints, pour quelques mois, deux représentants de la génération des moins de trente ans, Nathalie O'Neill et Frédéric Chavanne. Nos lecteurs profiteront donc des idées nouvelles qu'ils apportent à nos comités de rédaction et nous espérons que notre rubrique *Quinze-Trente*, qui concerne plus particulièrement leur tranche d'âge, sera désormais plus étoffée.

Tous, nous vous adressons nos meilleurs vœux pour l'année 1981.

**Philippe Lasserre**

## A TRAVERS CHAMPS

### La maison

Suspendue dans le ciel pur, fine comme un bracelet d'argent, la nouvelle lune de décembre balise le point de l'horizon où le soleil a disparu. De l'autre côté de notre route, les grands arbres de nos voisins dessinent leurs ramures noires sur le couchant flamboyant. Tant que la nuit n'a pas achevé de prendre possession du ciel, c'est dommage de se contenter des lampes et de fermer les volets de bois plein sur les hautes fenêtres de notre vieille maison.

La maison, ce n'est pas un abri seulement contre le vent, la neige ou la pluie. La maison, c'est notre observatoire des merveilles de l'univers... C'est aussi notre adresse, notre moyen de communiquer avec ceux que nous aimons déjà, ou que nous allons aimer. Et puis c'est notre point d'ancrage dans la terre qui nous fait vivre.

C'est pourquoi les survivants d'un tremblement de terre ou d'un bombardement de guerre s'accrochent si fort à leurs ruines et refusent d'être évacués.

On ne s'arrache à sa maison qu'appelé plus loin par une tâche nécessaire. Mais on fuit à tous risques et par tous les moyens son foyer et le pays de ses pères quand l'oppression d'un pouvoir totalitaire vous oblige à choisir entre une révolte sans espoir et la capitulation de l'esprit.

C'est pourquoi il est si nécessaire de garder nos maisons ouvertes à ceux qui ont perdu la leur pour un temps ou pour toujours.

**Philippe Schweisguth**

# Huit mois après l'indépendance, ombres et lumière au Zimbabwe

par Andrew Stallybrass

Tout récemment encore, le Zimbabwe a fait les gros titres des journaux : « Au bord de la guerre civile », « La terreur règne au Zimbabwe ». Certes, la montée de la violence entre partis et entre tribus trahit, de façon inquiétante, les tensions latentes. A la même époque, l'an dernier, une guerre de maquis impitoyable faisait quarante, cinquante et même soixante morts par jour. Pourtant la presse mondiale en parlait peu.

Il convient de faire deux remarques : d'abord, l'intensité de la violence et le nombre de morts ont décrié de façon spectaculaire ; deuxièmement, étant donné le grand nombre d'armes qui existent encore dans le pays et les bonnes raisons qui pourraient justifier de leur usage, il est surprenant qu'il n'y ait pas plus de violence.

Les divisions tribales existent : mais elles ne sont pas les premières à menacer la vie du nouvel Etat ; un autre conflit décisif doit être résolu au sein même du parti du premier ministre, M. Mugabé. Pendant sept ans, ce sont les hommes de Mugabé, dont la majorité est issue de la tribu shona, qui ont accusé le choc de la guérilla : leur entraînement était limité et ils ont été peu soutenus par le bloc soviétique. Ces maquisards ont eu une vie rude et dangereuse alors que les troupes de Josuah N'Komo, chef de l'autre maquis, étaient en grande

partie formées hors du pays avec du matériel lourd russe. Quand les premiers ont remporté la majorité absolue au nouveau parlement, certains d'entre eux ne voyaient pas de raison évidente d'associer N'Komo à un gouvernement de coalition ; ils ont désapprouvé Mugabé lorsqu'il a parlé de réconciliation avec les blancs.

Si des affrontements sanglants se sont produits récemment à Bulawayo, en pleine terre ndébélé, fiel de Josuah N'Komo, c'est en grande partie à cause de ces tensions et de l'attitude provocatrice de certains ministres de Mugabé.

L'arrestation de neuf lieutenants de N'Komo et leur incarcération sans jugement — sans même que le ministre responsable de la police, M. N'Komo lui-même, en soit prévenu — n'ont pas réduit les tensions. N'Komo n'a pourtant pas voulu démissionner, certain que, pour l'avenir du pays, l'unité nationale devait être maintenue.

Il serait donc pour le moins prématuré de tenir pour vains les efforts faits par le Zimbabwe pour construire une société multiraciale et multitribale.

Mugabé disait récemment à un journaliste du *Los Angeles Times* : « S'il faut accuser quelqu'un des désordres et des incidents actuels, ce sont les noirs et non les blancs. La bonne volonté blanche a dépassé mon espérance et j'en suis très heureux. » Et le journaliste de commenter : « Cette sorte de candeur, alliée à une façon modérée d'aborder ses objectifs socialistes de toujours, est l'élément qui a contribué à apaiser les peurs des blancs. » Et plus loin : « L'absence de haine envers les blancs chez M. Mugabé est remarquable. M. Ian Smith est toujours bien accueilli au bureau de M. Mugabé, et les deux hommes se traitent avec respect. »

## La modération paie-t-elle ?

En août 1980, le président Carter saluait en Robert Mugabé, alors en visite à Washington, « un chef d'Etat marquant de notre époque ». La requête faite par Mugabé d'une aide financière massive en vue d'un développement à long terme n'a pas encore suscité une extrême générosité. Reste pour Mugabé à prouver que la modération paie, qu'il s'agisse d'aide financière ou d'investissement. S'il obtient des sommes très inférieures à ses sollicitations, la marmite en ébullition des sans-emploi — maquisards déçus ou marxistes déçus — pourrait bien déborder. L'acquis



A gauche, Lord Soames, le premier ministre Mugabé et les chefs de l'armée et de la guérilla photographiés au moment des fêtes de l'indépendance. A droite, le ministre des Affaires étrangères, S. Muzenda (cité en page 5), et Josuah N'Komo, ministre de l'Intérieur, rival malheureux de Mugabé aux élections de février 1980

de l'an dernier serait alors perdu et l'Afrique australe reprendrait vite le chemin qui mène à la catastrophe.

S'il était possible d'encaisser sous forme de chèques la bonne volonté et l'amitié de certains pays, le Zimbabwe croulerait sous l'aide économique.

Cependant, les événements qui retiennent l'attention internationale passent vite de mode. De nouvelles urgences, d'autres pays font l'assaut des grands titres. D'autres événements touchent l'opinion. Et les avarés, détenant les cordons de la bourse en période de récession mondiale, ont tout fait pour que l'aide officielle soit « dangereusement mesurée », comme écrit l'*Economist*.

« Il nous suffit d'amorcer la pompe », a déclaré Lord Soames, dernier gouverneur britannique de la Rhodésie. Celui-ci a dû réviser son attitude sceptique à l'égard des « miracles » après avoir veillé sur les destinées du Zimbabwe pendant le cessez-le-feu, les élections et les premières semaines de l'indépendance. Si l'on a parlé alors de « miracle », c'est bien de miracles dont le Zimbabwe a encore besoin.

Soixante mille hommes armés attendent d'être intégrés à une armée d'unité nationale ou démobilisés pour pouvoir prendre un emploi. Il est regrettable que les trente-trois mille maquisards qui ont rallié les camps de rassemblement créés lors du cessez-le-feu il y a un an, veuillent presque tous garder leurs armes, alors que l'armée n'a besoin que de dix mille hommes. Certains vivent encore sous tente dans ces camps, d'autres ont été transférés dans les villes. Ils représentent pour le gouvernement une véritable bombe à retardement. Des menaces d'agitation sociale pèsent sur l'économie, bien que le nouveau gouvernement ait pris rapidement des mesures énergiques qui ont mis fin à la vague de grèves qui s'était déclenchée peu de temps après les élections. L'insatisfaction et le militantisme idéologique restent un réel danger dans les circonscriptions qui ont porté le gouvernement actuel au pouvoir.

### Une solide infrastructure

Mugabé a fait preuve d'un très grand courage politique en laissant la police emprisonner le secrétaire général de son propre parti, ministre de son gouvernement, M. Tékéré. Ce dernier avait été jugé pour le meurtre d'un fermier blanc. Son acquittement risque de saper la confiance des blancs dans la justice du nouveau régime ; ce qui accélérerait l'exode des blancs compétents dont le développement du Zimbabwe a encore besoin.

Une vue de Salisbury



A l'autre extrême, le chef de l'armée rhodésienne pendant la dernière année de lutte contre le maquis, le général Walls, qui est resté, à la demande de Mugabé, pour mettre en place le processus d'intégration des maquisards et de l'ancienne armée blanche, a révélé récemment que le pays avait échappé de justesse à un coup d'Etat blanc au moment même de la victoire électorale de Mugabé. Les périls que le Zimbabwe a évités ne se comptent déjà plus.

Le nouveau gouvernement a été formel : « Nous avons vu les erreurs d'autres pays et tiré des leçons. Nous appliquerons le socialisme avec pragmatisme et modération. » Cette attitude commence à encourager certains occidentaux à investir avec précaution. Le nouvel Etat a hérité d'une solide infrastructure et il compte déjà parmi les gros exportateurs de produits alimentaires, de tabac et de coton. Les six principaux produits d'exportation sont des minerais : le pays est truffé d'or, de cuivre, de nickel, platine, argent, cobalt, amiante et charbon ! L'industrie minière a fourni la moitié des exportations de l'an dernier, soit dix milliards de francs. Si les investisseurs agissent avec foi, ils aideront le gouvernement à suivre la ligne périlleuse qu'il s'est fixée. S'ils attendent trop afin de voir de quoi est fait l'avenir, ils précipiteront inévitablement la chute.

L'agriculture est depuis longtemps l'orgueil du Zimbabwe. Ce pays est l'un des rares en Afrique à subvenir à ses propres besoins alimentaires. Sur une population totale de 7,5 millions d'habitants, 5,5 millions vivent de l'agriculture. Deux ans de sécheresse, ajoutés aux graves bouleversements de la guerre civile, ont provoqué la famine ; il a fallu importer du maïs. Néanmoins la production augmente rapidement : l'an prochain, le Zimbabwe devrait retrouver le niveau de production des années 70 et exporter 500 000 tonnes de vivres destinées à nourrir ses voisins.

La majorité silencieuse qui compose le cabinet de M. Mugabé fait preuve de maturité politique. La liste de ses réalisa-

tions est impressionnante. Une nette amélioration s'est faite dans la collaboration des ministres. Ceci est surtout dû au fait que le gouvernement compte plus d'universitaires qu'aucun autre pays d'Afrique, ou presque. Plus important encore est sans doute le ton donné par le premier ministre lui-même : on aimerait utiliser un mot plus fort que « modération » pour décrire la politique difficile que mène le gouvernement et la fermeté et l'agilité que cela exige.

A son retour en Grande-Bretagne, Lord Soames parlait « d'un art subtil qui consiste à guérir les blessures, rassembler ce qui est séparé, atténuer les conflits et réunir les hommes entre eux. Il suffit, poursuivait-il, de considérer les derniers mois de l'histoire du Zimbabwe pour être saisi par cette réalité-là. » Au Zimbabwe, il est vrai que les artisans de la réconciliation ont reçu des encouragements des milieux officiels pour

**(fin page 15)**

### Après les émeutes de Bulawayo

Quelques jours après les heurts de Bulawayo, qui ont fait 55 victimes, le ministre des Affaires étrangères du Zimbabwe, M. Simon Muzenda, a lancé à quelque trois mille militants du ZANU-PF un appel à la modération.

« Lorsque nous étions au Mozambique, si quelqu'un du Zimbabwe mourait, de quelque cause que ce soit, nous considérons qu'il était mort pour son pays.

« Le simple fait que quelqu'un quitte le Zimbabwe pour contribuer à la libération nationale faisait de lui un héros. Mais comment devons-nous qualifier les cinquante-cinq personnes qui ont été tuées à Bulawayo au cours du dernier week-end ? A quoi leur mort a-t-elle servi ?

« A un moment donné, au Mozambique, nous enterrions des morts tous les jours. Est-il nécessaire de continuer à enterrer des morts, nos propres compatriotes, nous qui nous disons artisans de la libération nationale ? Est-ce le moment de jouer à la guerre ? »

# Reagan ressemble-t-il à son portrait-robot ?

par Gordon Wise

Le président élu des Etats-Unis, Ronald Wilson Reagan, ne ressemblera peut-être pas tellement au portrait que les médias ont donné du candidat portant le même nom. On l'a présenté comme un extrémiste. Il est décidé, oui. Mais pas inflexible. Après l'élection, un journaliste du *Washington Post* écrivait ceci : « On aurait tout à fait tort de penser, à propos de Reagan, que sa boussole intérieure pointe vers le passé ou que son tempérament s'apparente à celui d'un nostalgique. Il ne veut pas regarder vers le passé. Il cherche dans le passé sa façon à lui de regarder l'avenir. »

La qualité de l'équipe qu'il est en train de rassembler à ses côtés, si qualité il y a, sera peut-être sa force principale. Comme la faiblesse de Jimmy Carter a été celle de son entourage. Les ennemis de Reagan, tout comme ses amis, devront sans doute attendre jusqu'au printemps pour juger vraiment des mérites de l'homme qu'une majorité du peuple américain a porté au pouvoir de façon si inattendue qu'il a en été le premier surpris.

## Le phénomène du balancier

Winston Churchill a dit un jour que l'habileté politique consiste à prévoir ce qui va se passer demain, la semaine prochaine, le mois ou l'an prochain. Puis il ajoutait : « Elle consiste aussi à savoir expliquer ensuite pourquoi les choses ne se sont pas passées comme prévu. »

Jimmy Carter n'a pas su s'expliquer. Reagan le fera peut-être mieux. Il est certain qu'en qualité de gouverneur de Californie — s'il s'agissait d'une nation indépendante, cet Etat viendrait au septième rang mondial sur le plan économique — il a fait preuve de modération. Il a su faire acte de conciliation et mettre ensuite les résultats à son crédit. Sans doute fera-t-il de même à la Maison Blanche.

Le phénomène du balancier a certainement joué son rôle dans l'histoire récente des Etats-Unis. Après l'éclipse nationale qu'ont représentée le drame vietnamien et le Watergate, il était naturel qu'on élise le croisé moderne qu'incarnait le démocrate Jimmy Carter. Sa sincérité avait quelque vertu rafraîchissante après un Nixon au double visage. Mais il est tout aussi naturel qu'à la suite des tergiversations de Carter, la réaction à l'anticommunisme de la période vietnamienne s'étant atténuée, on aspire à nouveau à un gouvernement fort, susceptible de se montrer ferme face à l'URSS et qu'on veuille restaurer une confiance en soi minée par un jeu de cache-cache entre Carter et son gouvernement.

Toutes qualités que Reagan personnifiait avec un art consommé.

Et cependant, malgré le raz-de-marée, certains des républicains ne se font pas trop d'illusions : ils savent que, s'ils ne tiennent pas leurs promesses, eux aussi seront balayés. Un conseiller politique, dont l'action a permis toute une série de victoires conservatrices, émet cette mise en garde : les résultats des élections constituent à ses yeux non pas une adhésion publique au conservatisme, mais plutôt un refus du statu quo. « C'est un changement qu'attend l'opinion, dit-il. Les sentiments du peuple américain nous accordent un bail d'un ou deux ans. Si, d'ici là, les choses ne changent pas en matière d'emploi ou d'inflation, nous aussi serons rejetés. Voilà qui nous met au pied du mur. »

## L'effort et l'épargne

S'agissant de l'économie intérieure, Reagan a promis l'impossible : une imposition réduite s'accompagnant d'un renforcement du potentiel militaire et d'un budget équilibré ! L'idée est que les allègements fiscaux stimuleront la production, qui permettra à son tour de financer le programme d'armement et de réduire l'inflation. Cette approche monétariste n'a pas encore porté ses fruits en Grande-Bretagne ou en Australie, où le chômage et l'inflation demeurent à un taux élevé. Mais en Amérique, un pays où rares sont les syndicalistes qui aiment se voir appeler socialistes, Reagan pourrait



Ronald et Nancy Reagan au début de leur campagne présidentielle.

remettre à l'honneur les vertus traditionnelles de l'effort et de l'épargne. L'économiste Kahn, expert anti-inflationniste auprès du président Carter, a fait remarquer après les élections que Carter n'avait pas eu la puissance de persuasion ni la personnalité nécessaires pour convaincre son peuple d'adopter les mesures susceptibles de combattre la hausse des prix. « C'est dans des cercles restreints que Carter faisait le mieux valoir ses qualités », dit-il. Reagan, selon Kahn, maîtrise l'art de la communication.

## De bureau en bureau

Depuis trente-cinq ans que je suis de près la politique des Etats-Unis, je suis frappé de constater que le peuple américain attend toujours plus de son président que celui-ci ne peut offrir. En temps de crise — avec Roosevelt durant la dépression et les années de guerre, ou avec Truman pendant la guerre froide — le Congrès et le peuple ont accepté facilement un pouvoir fort et centralisé. Mais la guerre vietnamienne et le Watergate ont entraîné une méfiance à l'égard des intentions de la Maison Blanche et Carter n'a pas été en mesure de reprendre pleinement en main les rênes du pouvoir.

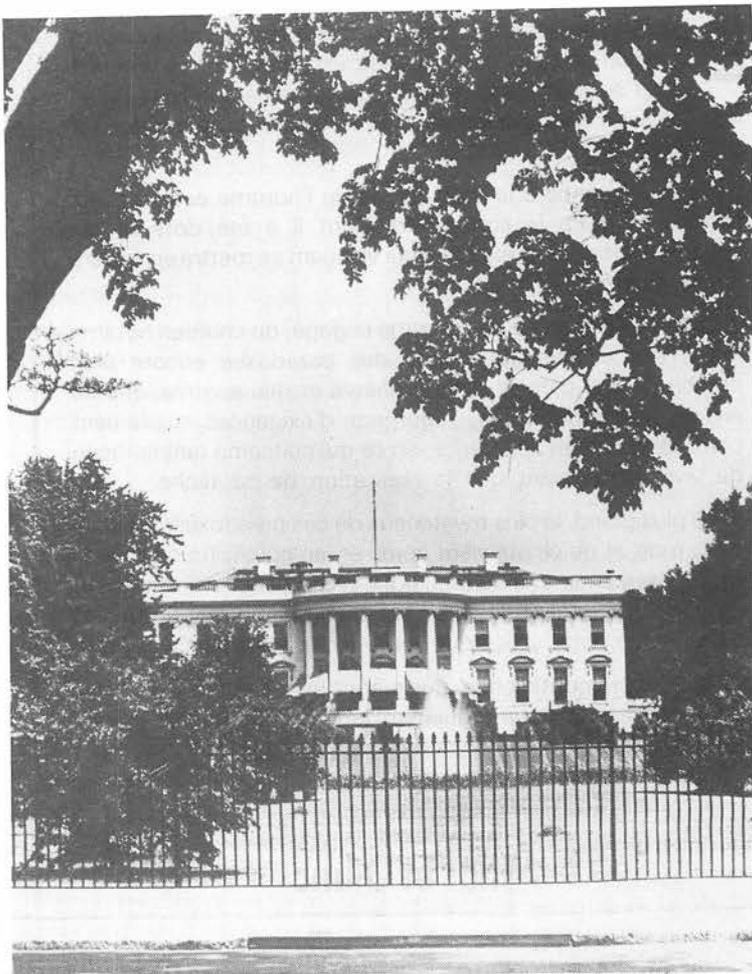
L'opinion a cependant évolué. Bien que l'électorat semble appeler de ses vœux un président fort et capable, beaucoup d'Américains sont bien conscients du fait que celui-ci ne pourra pas à lui seul obtenir les résultats escomptés. Le bilan positif de Reagan en Californie semble indiquer qu'il a un certain sens de l'équipe. En tant que gouverneur, il avait l'habitude de quitter son travail à 17 h 30 et d'aller de bureau en bureau en rappelant à ses collaborateurs de ne pas rentrer trop tard dans leur foyer ! L'importance qu'il attache au pouvoir des plus petites cellules de la société pourrait stimuler un sens d'initiative à la base.

## Et les minorités ?

Reagan a promis au peuple américain qu'il n'aurait pas le gouvernement sur son dos. Une telle philosophie est à l'opposé de celle de Roosevelt, dont l'arrivée au pouvoir, en 1932, a été marquée par le caractère interventionniste du *New Deal*, l'Etat se portant à l'aide de millions de miséreux. Le fait que Carter n'ait pas été le seul à connaître la défaite, celle-ci étant partagée par un nombre surprenant de démocrates libéraux (1) parmi les plus importants, semble indiquer que les Américains ne veulent en effet pas avoir le gouvernement sur leur dos. Mais Reagan ne voudra très probablement pas plus démanteler la législation sociale que Mme Thatcher ne l'a fait après le départ de M. Callaghan.

Contrairement à ce que suggéraient les

**La Maison Blanche, qui va bientôt accueillir le président le plus âgé de toute l'histoire des Etats-Unis.**



sarcasmes de l'équipe Carter. Reagan a un atout majeur : ses soixante-neuf ans. Il ne briguera sans doute pas un second mandat. Il pourra donc gouverner sans devoir peser constamment ses chances de réélection.

Deuxièmement, Reagan a été élu sans l'appui substantiel d'aucune des minorités importantes : syndicats, noirs, hispanophones, Irlandais, Italiens, Polonais, juifs (bien que nombre d'entre ces derniers aient abandonné cette fois-ci leur loyauté traditionnelle envers les démocrates). Mais tout en garantissant l'intégrité territoriale et la sécurité d'Israël, Reagan n'en a pas moins parlé des problèmes plus généraux de la paix au Moyen-Orient, problèmes qui dépassent la seule notion de sécurité future pour l'Etat hébreu. Malgré Camp David et les pourparlers de paix israélo-égyptiens, de nombreux juifs se sont retournés contre Carter. Ils ont quelque raison de penser qu'un nouveau président ne disposant que de quatre ans, pendant lesquels n'interviendra aucune élection, serait enclin à se montrer plus coriace face à un Begin dont les positions extrêmes ont manifestement irrité le gouvernement actuel des Etats-Unis.

Les syndicats, quant à eux, ont dispersé leurs votes. En temps normal, les travail-

leurs votent démocrate. Cette fois, 41 % des syndiqués ont choisi Reagan. Celui-ci n'avait pourtant fait aucune promesse contraignante ou précise dans leur direction. Au contraire, il s'est engagé à restaurer le pouvoir du citoyen, pas celui des groupes constitués.

Que l'on me permette une dernière observation : les instituts de sondage ont-ils bien mérité de l'Amérique (et de nous tous) ? Personne — je dis bien personne — n'avait prévu l'ampleur de la victoire républicaine. Comme l'écrivait un journal de Washington, « il est clair que les décisions prises dans l'intimité des isolements sont d'une nature par trop délicate pour les instruments grossiers de détection des journaux ». Cette affirmation a le mérite d'être honnête. Les pronostics que nous nous sommes hasardés à faire sur le nouveau président ne seront peut-être pas plus confirmés que ceux des sondeurs. Eux, au moins, sont payés pour leurs prédictions.

*(Passages principaux d'un article paru dans l'hebdomadaire indien Himmat)*

(1) D'une façon schématique, le terme libéral désigne aux Etats-Unis les partisans d'une plus grande justice sociale et, en conséquence, d'une intervention accrue de l'Etat (N.D.T.).

**L**ES exigences, les pressions contradictoires entre lesquelles chacun de nous est constamment tiraillé, nous donnent bien souvent l'impression que nous ne sommes qu'un fétu de paille balayé par les vents, une coquille de noix agitée sur les flots.

De la naissance à la mort, la vie de l'homme est un choix permanent entre le libre-arbitre dont il a été doté et les impératifs internes et externes qui viennent se mettre en travers de sa liberté.

Quant à l'existence de l'homme engagé, du chrétien notamment, elle semble soumise à des paradoxes encore plus nombreux. Les paroles des prophètes et des apôtres, et plus encore celles du Christ, regorgent d'exigences totalement contradictoires en apparence, en ce qui concerne tant la façon de vivre du croyant que la réalisation de sa tâche.

Le plus grand, le plus mystérieux de ces paradoxes, est celui de la mort et de ce qui vient après et, en corollaire, celui de la Croix elle-même, symbole et signe réel de l'accomplissement du plan divin pour l'humanité, affirmation adressée à tous les hommes de cette vérité que toute vie est le fruit de la mort.

Dans la vie quotidienne, quels sont les paradoxes qui nous embarrassent et nous inquiètent le plus ? Comment trouver notre chemin dans ce labyrinthe qui s'ouvre devant nos pas ?

## Hic et nunc

Nous avons parfois du mal à savoir si nous devons travailler à changer le monde *hic et nunc*, ici et maintenant, donc nous battre de toutes nos forces pour la justice et la paix, dans l'espoir qu'un monde nouveau surgira de nos efforts en l'espace de quelques générations, ou si nous devons attendre que cela se réalise dans un au-delà dont nous ne savons pas ce qu'il sera. Au cours des siècles, les chrétiens ont oscillé entre la recherche du salut dans un autre monde ou dans la lutte pour la justice ici-bas. Une alternative dont les théologiens vont débattre longtemps encore, car nous touchons ici au problème, vieux de deux mille ans, du choix entre le salut par la foi ou le salut par les œuvres. Pour parler en termes plus laïcs, il s'agit de savoir quel est le sens de la vie ici-bas. « S'il n'y a rien après la mort, écrit le père Bro, il n'y a rien dès maintenant, car on ne voit pas quel sens aurait notre petit bout d'être dans l'infini d'un néant. La partie se joue tout de suite. » (1)

Oui, la partie se joue tout de suite. La vie dans notre XX<sup>e</sup> siècle dominé par les médias nous met quotidiennement en face de tant de souffrances et d'injustices que la plupart d'entre nous nous posons la question : « Que faut-il faire ? Que vais-je faire ? » Qui n'a pas eu la tentation folle, à voir un film sur le Cambodge ou à lire un reportage sur le Sahel, de partir sur le champ « faire quelque chose d'utile » ? Ce que nous ne pouvons pas tous faire. Restent pourtant nos aspirations, le besoin en chacun de nous d'avoir prise sur la réalité. Ne sommes-nous pas appelés à créer autour de nous des *cellules d'un monde nouveau* qui soient les signes avant-coureurs, incomplets certes, mais prometteurs de ce que sera un jour, quelque part, le *royaume* dont il est question dans l'évangile ? « Le travail que nous faisons n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, a dit mère

# Paradoxe d'une vie

par Philipe

Teresa de Calcutta lorsque lui a été attribué le prix Nobel de la paix, mais c'est une goutte d'eau qui compte. » Quand on sait que l'essentiel de son travail consiste à aider des misérables à mourir, on comprend que, pour elle, il n'y a pas contradiction et que des parcelles d'un monde nouveau jaillissent de son obéissance et de son amour.

La création de ces cellules, qui exige de chacun un engagement, une vigilance, un soin immense, nous arrache au dilemme paralysant, nourrit notre espoir.

## Insatisfait... et reconnaissant

« Etes-vous satisfait ? » demande souvent à l'homme engagé celui qui préfère rester spectateur. Il est vrai que l'on peut imaginer le chrétien satisfait d'avoir trouvé la foi et de vivre selon des normes qu'il a librement choisies, satisfait surtout du lien qui l'unit à Dieu. On peut aussi l'imaginer insatisfait de ce qu'en lui et autour de lui, la perfection ne soit pas atteinte, impatient des changements nécessaires, toujours affamé de plus de justice et d'amour entre les hommes. Alors ? Pourquoi pas les deux, mais dans un autre registre : reconnaissant de ce qu'il a reçu, « comptant les bienfaits de Dieu », mais insatisfait à cause de ses imperfections, impatient de ce qui reste à faire, poussé en avant par son désir de créer les cellules du royaume. C'est bien la raison pour laquelle la prière et l'écoute doivent être expression de gratitude autant que recherche de l'aide et de l'inspiration nécessaires.

Un des évangiles se termine par une exhortation de Christ à ceux qui l'avaient suivi. Une mission universelle leur est confiée, à eux et à tous leurs héritiers à travers les siècles : « Allez et faites de toutes les nations des disciples. » Forts de cette parole, les missionnaires, les prédicateurs, les militants de toutes les époques se sont lancés à travers le monde pour porter le message, serviteurs actifs et ambitieux de convertir, de changer les gens. Qui pourrait les blâmer de cette louable intention ? Et pourtant, il leur a été aussi dit qu'ils étaient des serviteurs inutiles, que Dieu seul avait le pouvoir d'agir dans les cœurs, qu'il fallait respecter le libre-arbitre de chacun.

C'est là qu'intervient le désintéressement, qu'il faut être ambitieux pour le royaume, mais se détacher de toute ambition, qu'il faut apprendre à aimer et à servir gratuitement. Quand on fait quelque chose pour quelqu'un qui est dans le besoin et

# Paradoxes engagée

Lasserre

parce qu'on l'aime, ces paradoxes s'effacent d'eux-mêmes. Le Christ, et beaucoup de grandes figures après lui, pouvaient donner l'impression d'exiger de ceux qui étaient avec eux des comportements et des gestes contradictoires. Mais parce que leurs paroles ou leurs actions concernaient une personne précise, qu'il fallait aider, guérir, pardonner, tout se remettait en place. Ainsi, même si Jésus eut des mots extrêmement durs à l'égard des riches, il a su inspirer Zachée à donner la moitié de ses biens aux pauvres. En rappelant combien, dans nos rapports avec les autres, il était important d'aimer le pêcheur mais de haïr le péché, Frank Buchman aide à clarifier les choses. Tant il est vrai que la valeur suprême de l'amour est le fil d'Ariane qui nous fera sortir du labyrinthe.

Nous nous heurtons dans la vie à une infinité d'autres paradoxes, tels ceux qui nous font osciller entre le besoin de se fondre dans une équipe et celui de suivre son appel personnel, entre l'aspiration à être *hors du monde* pour vivre et préserver les valeurs auxquelles nous croyons et à être *dans le monde*, où nous prenons les problèmes à bras le corps et où nous nous salissons les mains, mais où nous pouvons apporter notre témoignage et agir efficacement.

## Dans un champ magnétique

Pour éviter d'être paralysés par ces dilemmes, trois enseignements semblent importants à retenir :

1) Acceptons de vivre au milieu de ce champ magnétique qu'est la vie, où se font sentir les tensions et les pulsions du monde. L'homme qui a engagé toute son existence au service d'un grand but sait qu'il n'a pas choisi le confort moral et spirituel. Vivons dans un terrain difficile, dangereux. « Le cadre de vie des chrétiens, disait Dietrich Bonhoeffer, qui a certainement vécu dangereusement, c'est le camp même des ennemis et s'ils peuvent vivre avec d'autres dans une communauté déjà visible, ce n'est que par une sorte d'anticipation miséricordieuse du royaume à venir. » (2)

2) Soyons aux aguets, pour découvrir la voix de la sagesse, la voix divine, qui peut nous dicter une attitude à tel moment, une autre à tel autre moment sans que cela sonne faux. Redonnons à l'obéissance la place royale qui est la sienne. C'est elle qui nous tirera le plus sûrement de ces dilemmes. Liés aux règles ou au devoir, nous demeurons prisonniers des paradoxes et les

tensions, inévitables, nous désarçonnent. C'est l'obéissance, au jour le jour ou dans la vocation reçue qui nous en délivrera. Car il y a un temps pour chaque chose, une tâche pour chaque temps de la vie, un temps pour chaque obéissance.

Sachons aussi obéir en faisant fi de la logique et des calculs. « Chaque fois qu'un paradoxe transparait dans les dires du Christ, disait Gilbert Cesbron, c'est le signal : Attention, mystère ! C'est que la *logique* de l'amour de Dieu vient de se heurter à la petite logique de l'esprit humain. »

## Corsaires ou enclaveurs ?

3) Soyons sûrs de notre vocation. Peter Howard, l'écrivain et journaliste anglais qui, avec Frank Buchman et après lui, a animé le Réarmement moral, a écrit des lignes magnifiques sur les *corsaires* et les *enclaveurs* :

« Il y a deux écoles que l'on pourrait définir ainsi : celle des *enclaveurs* et celle des *corsaires*. Les enclaveurs s'intéressent à créer un cercle où soient maintenues intactes les grandes vérités divines et morales. Sur une planète qui a renié ces valeurs, ils pourraient ainsi continuer à mener la vie qui leur paraît la meilleure et induire quelques autres à faire de même.

« Les corsaires, eux, sont jour et nuit sur la brèche, épée au vent, pour reprendre au monde moderne la propriété d'un Dieu que matérialistes, intellectuels, fascistes et communistes ont volé, essayé de détruire ou de cacher. Ils se battent, ils chantent, ils rampent, courent, zigzaguent, frayent leur chemin comme ils peuvent. Ils vivent des territoires conquis. (...) Ils sont déchaînés pour une révolution, pour que Dieu parle plus fort dans la vie de chacun que ne parlent femme, mari, enfant, fortune, situation.

« Peut-être faut-il des deux – enclaveurs et corsaires. Mais une chose est certaine : les corsaires doivent aujourd'hui éliminer de leur vie toute activité non essentielle, se souder les uns aux autres dans une honnêteté totale et sans complaisance, sauvegarder leur santé, leurs forces, leur temps et leur passion. »

Il est clair que Peter Howard se sentait la vocation d'un corsaire. Mais les enclaveurs ne sont pas à mépriser. Ce sont eux qui nous aident à garder les yeux fixés sur l'essentiel. Le Christ a dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Aussi est-il important, une fois franchi un certain seuil, une fois acceptées certaines valeurs fondamentales, que nous découvriions à quelle tâche spécifique, corsaires, enclaveurs ou autres, nous sommes appelés, et de nous y consacrer de tout notre être. Il y a dans la chrétienté des ordres missionnaires et des ordres contemplatifs et, comme le disait récemment sur l'antenne de TF 1 un jeune trappiste à qui on demandait s'il n'avait pas de scrupule à se couper entièrement du monde : « L'essentiel, c'est que je fasse à la perfection ce que Dieu m'a demandé de faire. »

(1) Bernard Bro : **Devenir Dieu**, Ed. du Cerf.

(2) Dietrich Bonhoeffer : **De la vie communautaire**, Ed. du Seuil.

(3) Gilbert Cesbron : **Huit paroles pour l'éternité**, Ed. R. Laffont.

(4) Anne Wolrige Gordon : **Le combat de Peter Howard**, Ed. de Caux.

## Libraire, anglaise et parisienne

Trilby's. L'enseigne de cette boutique du seizième arrondissement de Paris, avec sa devanture décorée en mauve, vous fait entrer d'un seul coup dans un autre monde, fait de délicatesse et de retenue. C'est ainsi qu'on s'imagine l'Angleterre d'autrefois. En effet, la personne qui vous accueille reste fort britannique, bien que mariée avec un Français, ancien officier de marine, entré par la suite dans l'industrie. Joanna d'Hauteville respire le bon goût, la grande famille et le romantisme de la campagne anglaise. On a tout de suite l'impression qu'elle n'est pas là pour vous vendre quelque chose. Elle s'apprête plutôt à vous comprendre et à vous guider dans un univers dont le Français en général reste bien ignorant : la littérature anglaise.

Trilby's. Bon moyen à mon sens de faire une contribution à la vie de Paris. L'expérience en a apporté la preuve.

- La preuve ?

- Je ne puis pas rivaliser avec les grandes librairies, mais je puis m'efforcer de donner à des lecteurs français intéressés par la littérature anglaise le meilleur conseil qu'ils puissent trouver à Paris. Nous prenons du temps avec chaque personne, soit pour lui procurer des livres qui apportent une certaine détente, soit pour approfondir avec elle sa connaissance des lettres anglaises. Ces deux types de clients ont besoin d'être conseillés. Nous offrons une sélection de livres qui représente ce qu'il y a à notre avis

- Le nom est tiré d'un merveilleux roman de George du Maurier, grand-père de Daphné, auteur de Rebecca, illustrant la vie des artistes et étudiants britanniques de la Belle Epoque à Paris. Cela se passait à Montparnasse et près du Trocadéro.

- Quelle préparation vous a-t-il fallu pour vous lancer ?

- Je n'étais probablement pas assez préparée, mais je connaissais la mentalité des personnes non anglaises cherchant à pénétrer la littérature anglaise. J'ai d'ailleurs travaillé avec un libraire belge ayant la même approche ; il m'a montré, si je puis dire, la mécanique. Mais au début je me sentais très dépassée. L'expérience a été cependant pour moi très positive dès le commencement, parce que j'avais l'impression de faire quelque chose dont Paris avait besoin. Cela m'a aidée à surmonter les difficultés.

- Qu'est-ce qu'un client pour vous ?

- Quelqu'un qui cherche quelque chose.



Comment Joanna d'Hauteville en est-elle venue à ouvrir Trilby's ?

- J'ai longtemps souhaité mettre un pied dans le monde des livres. Mais celui-ci est assez difficile d'accès. Ouvrir une librairie m'a paru une bonne manière de me lancer. Comme d'autres Britanniques avec un mari français, j'ai eu beaucoup de mal à trouver du travail. Chaque femme est obligée de trouver son idée. La mienne, c'était

de mieux dans la littérature anglaise et américaine.

- Vous n'êtes cependant pas la seule librairie anglaise à Paris ?

- Il y en a trois dans ce qu'on pourrait appeler le centre touristique, trois sur la rive gauche ; Trilby's est la seule dans l'Ouest de Paris.

- Pourquoi Trilby's ?

mais qui ne sait pas nécessairement ce qu'il veut. D'autant plus que la France est différente de l'Angleterre, où la tradition veut que l'on flâne dans les librairies. Ici, on ne flâne pas.

- En êtes-vous sûre ?

- Les clients qui m'intéressent le plus, ce sont ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent ; alors j'ai l'impression qu'ils ont

besoin de ma psychologie. Les vrais clients sont ceux qui sont satisfaits ; ils reviennent parce qu'ils ont trouvé un livre qui est un ami pour eux.

– En dehors de la vente, avez-vous le sentiment que vous arrivez à faire connaître aux Français quelque chose qu'ils ne connaissent pas ?

– Certainement. Trilby's a lancé un bon nombre de livres, ou certains noms, comme celui de la poétesse contemporaine Kathleen Raine il y a deux ans ou le livre de l'économiste anglais E.F. Schumacher, *Small is beautiful*. Depuis cinq ans j'ai organisé dans ma librairie une série d'événements ou de « rencontres », notamment des lectures de poèmes, de choix de textes. En ce sens, Trilby's a un petit côté « salon littéraire ». En 1980, j'ai été plus ambitieuse, et j'ai cherché à faire connaître une œuvre de jeunesse de John Milton qui a été négligée dans les préparations de programmes d'agrégation ou de CAPES. Il s'agit du drame poétique *Comus*, qui est un petit chef-d'œuvre. Trilby's, avec le concours de comédiens qui se sont donné le nom de « Trilby Players », a présenté ce spectacle pour la première fois en France. Il a été joué aussi au British Council. C'est à ma connaissance le seul chef-d'œuvre de la littérature occidentale qui traite du sujet de la chasteté. Milton a su l'aborder de façon très dramatique. Tout le monde a été frappé par la gaieté de ce drame qui pouvait apparaître de prime abord assez sévère.

## L'âme d'un peuple

– Quel est à votre avis l'apport spécifique de la littérature anglaise ?

– Elle offre quelque chose qui n'existe pas dans les lettres françaises. La fantaisie et l'imagination y ont libre cours, alors qu'en France ces éléments de l'âme humaine se trouvent restreints et disciplinés par l'éducation reçue.

– Voilà une affirmation qui ne manquera pas d'étonner les Français.

– L'éducation française inculque une forme de classicisme qui a tendance à se traduire par une certaine sécheresse. Dans les arts français, c'est le classicisme qui règne. Là où les Britanniques parviennent à allier l'imagination à une discipline classique, les résultats sont encore meilleurs.

– Comment expliquez-vous cette liberté de l'art en Angleterre, un pays dont on a plutôt l'impression qu'il cache ses sentiments ou qu'il les bride ?

– L'auteur anglais Peter Howard disait justement que les Anglais, ayant du mal à exprimer leurs sentiments les plus profonds, cela sortait en poésie. C'est un mystère que je cherche moi-même à comprendre : l'art qui traduit l'âme d'un peuple quand il est en harmonie avec lui-même.

## Les nouveaux courants

– Avez-vous une action dans les écoles françaises ?

– Les programmes scolaires français mettent en avant quelques écrivains américains comme Hemingway, Faulkner et Steinbeck. Ce sont certes de grands auteurs, qui écrivent bien. Ils sont hauts en couleur, truculents parfois, mais ils sont durs. J'ai publié à l'intention des professeurs d'anglais une liste que j'ai envoyée dans les lycées parisiens et à certaines personnes en province, où je propose les nouveaux courants, quelque peu plus raffinés. J'ai suggéré en particulier *The Europeans*, de Henry James, un livre qui a donné un très beau film. Un lycée en tout cas a déjà choisi ce livre. Trilby's va dans une certaine mesure à contre-courant, en évitant certains best-sellers qui me sem-

blent vraiment d'un intérêt secondaire au profit d'œuvres moins connues.

– Comment faites-vous vos choix ?

– Je consacre une heure par jour à la lecture et parfois tout le samedi après-midi. Je ne termine pas tous les livres, mais j'arrive à les situer. C'est une question de pratique. Evaluer les ouvrages, saisir la contribution unique qu'ils apportent constitue une partie importante de notre travail.

– Avez-vous le sentiment de contribuer à un rapprochement des deux peuples ?

– J'ai l'impression que les Français qui entrent chez nous aiment et apprécient l'Angleterre. Il est probable que je ne vois guère ceux qui ne l'aiment pas ! Il y a un courant de bonne volonté en France envers l'Angleterre qui me frappe. Nos deux pays ont besoin l'un de l'autre ; nous nous complétons bien. Nous avons besoin de nous comprendre l'un l'autre. Mon mari et moi nous sommes toujours efforcés de lutter pour cette compréhension, et la culture a un grand rôle à jouer dans ce domaine.

(Propos recueillis  
par Jean-Jacques Odier)

## TELEQUEL

## Si vous n'avez l'amour...

Mme Jean Brown, Anglaise mariée à un Australien, vit et travaille en Inde depuis plusieurs années. Nous reproduisons ci-dessous un témoignage qu'elle a fait paraître dans l'hebdomadaire anglais du Réarmement moral, *New World News*.

Il vient un moment dans la vie d'une personne engagée au service de sa foi où le simple esprit de devoir et l'application stricte des règles ne sont plus des moteurs suffisants : un élément totalement nouveau doit en prendre la place. C'est là qu'intervient l'amour, l'amour de Dieu, essence même de l'appel reçu.

L'amour transforme les critères moraux absolus en une source de joie au lieu qu'ils soient des nécessités ardues auxquelles on se soumet. Le besoin de pureté se fait sincèrement ressentir. L'esprit de devoir d'une part, la volonté et l'effort personnel d'autre part, qui faisaient

avancer jusqu'alors, ne sont plus des soutiens suffisants. Ils apparaissent même fugitifs et superficiels. On finit par se rebeller ou on se laisse aller au découragement. L'amour est un combustible qui permet de vivre fidèle à soi-même et il apporte une paix intérieure inexplicable.

L'amour est l'ingrédient qui donne leur sens aux valeurs morales. L'honnêteté sans amour est cruauté ; la pureté sans amour est dure et laide ; le désintéressement sans amour est la pire forme de martyre. Pour prendre les choses sous un autre angle, l'amour sans honnêteté c'est de la lâcheté ; l'amour sans pureté c'est de la sentimentalité ; l'amour sans désintéressement c'est de l'égoïsme.

Quand je choisis d'aimer davantage et mieux, quand je suis moins motivée par ce que les autres attendent de moi que par le désir de faire la volonté divine et d'aimer le faire, alors j'atteins la maturité.

## Canada : Lancement d'un livre

Le 10 novembre dernier, Mme Campbell, de Grande-Bretagne, auteur de « A l'écoute de nos enfants », et Mme Jeanine Chavanne, qui a fait la traduction française du livre, se retrouvaient au Canada pour le lancement de l'ouvrage dans sa version française.

Celui-ci reçut un accueil enthousiaste, tant à Montréal qu'à Trois-Rivières et Québec. « J'ai dévoré ce livre plein d'expériences concrètes », « Il va plus loin que les autres parce qu'il inclut Dieu et le changement », ont déclaré des mères de famille.

Certaines ont acheté de dix à vingt exemplaires de l'ouvrage, que plusieurs librairies, en outre, ont déjà accepté.

A Montréal, cinquante personnes ont assisté à la présentation du diaporama « La Famille, nous y croyons », organisée par la Québécoise Diane Paré et à laquelle participaient M. et Mme Paul Campbell et Mme Chavanne.

A Ottawa, M. et Mme Campbell ont rencontré diverses personnalités, notamment au ministère des Affaires étrangères où le film « Dawn in Zimbabwe » fut montré à deux fonctionnaires responsables de la Section Afrique. L'idée d'accueillir, l'année prochaine, des Africains représentant des communautés différentes mais ayant appris à travailler ensemble, fut bien reçue à une époque où, dans chaque Etat canadien, se réveillent des désirs d'indépendance vis-à-vis du pouvoir central.

## Rencontre à Washington

Au lendemain des élections présidentielles, l'Amérique semble chercher un renouveau dans sa vie nationale, ancré dans une réalité autre que purement économique. Tel éditeur libéral s'inquiète de voir les Américains perdre leur « gouvernail moral ». D'autres pensent que le point de vue selon lequel tout est relatif a fait long feu et que les Améri-

cains veulent désormais aborder les rapports humains d'une façon différente. Les conditions d'un tel changement ont fait l'objet d'une série de réunions dans le cadre du Réarmement moral, du 14 au 16 novembre derniers, à Washington, où sont venus des participants de dix-sept Etats différents.

« Notre conception de la sécurité nationale doit reposer davantage sur la stabilité et le bien-être des autres pays et non essentiellement sur notre propre force militaire », a dit lors d'une des séances M. Hoover, un juriste ayant travaillé huit ans au ministère des Affaires étrangères. Un directeur de la Banque mondiale a, de son côté, exprimé la crainte qu'un trop petit nombre d'Américains ne veuillent vraiment un changement des relations de leur pays avec les pays moins favorisés. Par contre, il s'est dit très encouragé par le développement du travail accompli dans ce sens par des équipes du Réarmement moral.

Le renouveau auquel aspirent les Etats-Unis doit être le fruit de changements concrets dans les attitudes et les comportements personnels. Plusieurs séances de la rencontre furent consacrées aux initiatives que peuvent prendre les uns et les autres dans leur sphère d'activité. Parmi les exemples cités : un groupe de citoyens du Maryland s'attaquant au problème des relations raciales dans leur Etat ; un avocat de l'Illinois cherchant à résoudre un conflit social dans sa région déjà durement frappée par le chômage, etc.

## Lettre à Mme Thatcher

« En arrivant à Paris, j'étais britannique ; je repars européenne. » Cette formule résume l'impression de l'une des seize Britanniques qui sont venues en France du 17 au 25 novembre derniers. Ce séjour était le résultat de l'invitation de plusieurs Françaises désireuses d'améliorer les relations franco-britanniques.

« A l'origine de cette initiative est notre conviction pour une *Europe des personnes*, dit

l'une des signataires, mère de famille de la région parisienne. Il importe que des citoyens de nos deux pays soient décidés à travailler de concert, ce qui obligera nos dirigeants à trouver des compromis en cas de désaccord. »

Le programme de ce séjour aura sûrement aidé chaque invitée à entrevoir les réalités politiques et familiales françaises ou européennes et à apporter le fruit de leur propre expérience, au cours de conversations à cœur ouvert.

Après un aperçu des difficultés et des objectifs de l'Europe, donné au cours d'une heure et demie d'entretien avec un député français au parlement européen, M. Galland, les Britanniques se sont entretenues au siège de l'UNESCO avec le directeur du *Courrier de l'UNESCO*. A l'Hôtel de ville de Paris, elles ont passé trois heures avec un socialiste membre du Conseil municipal de Paris et lui ont remis le message d'une conseillère municipale de Birmingham. La secrétaire d'une Maison des jeunes et de la culture, en banlieue parisienne, leur a parlé de son travail auprès d'une population ouvrière démunie. Des enseignants les ont reçues par groupes dans leurs classes et un cercle féminin leur a consacré l'une de ses réunions. Par petits groupes elles ont été accueillies dans plus de vingt foyers à Paris, à Melun, à Orléans et à Nantes.

De retour en Grande-Bretagne, elles ont rendu compte de leur séjour à leur entourage, aux autorités de leur ville, à leur député européen. L'une d'elle a même écrit au premier ministre britannique. Une autre a suggéré à la BBC de créer un programme d'information hebdomadaire sur l'Europe.

« Le problème n'est pas de savoir si nous perdons notre identité en faisant partie de l'Europe, mais plutôt de savoir si nous acceptons notre appartenance à une même famille, écrit d'Edimbourg Mme Hastings. Nous sommes comme des enfants qui, ayant quitté leurs parents pour s'installer chez eux, s'y enterrent au point d'oublier leurs frères et sœurs ; ils en

arrivent alors à exagérer leurs divergences, favorisant ainsi l'enracinement de préjugés. »

De part et d'autre de la Manche, l'idée qu'il faut multiplier ce genre d'échange avec d'autres pays d'Europe est en train de faire son chemin.

## Pour l'unité européenne

Dans le but de mieux comprendre les difficultés et les aspirations de nos voisins britanniques face aux problèmes économiques et sociaux actuels, notamment ceux soulevés par la Communauté européenne, un ménage lorrain, M. et Mme Danguy, ont effectué un voyage de deux semaines en Ecosse et en Angleterre.

Habitant dans une région de France durement frappée par la crise économique, M. et Mme Danguy se sont trouvés d'emblée sur la même longueur d'onde que les sidérurgistes de Newcastle-upon-Tyne ou les éleveurs écossais.

Du 28 au 30 novembre derniers, près d'Edimbourg, ils ont assisté à une rencontre intitulée *Foi dans l'avenir*. Quatorze pays y étaient représentés.

Faire face avec imagination aux problèmes posés par les techniques nouvelles et la compétition économique mondiale, apprendre à vivre ensemble en se tournant les uns vers les autres, apprendre à travailler ensemble sur le plan familial, professionnel, mais aussi européen et mondial, tels étaient les thèmes abordés à cette rencontre.

Les participants apprécieront particulièrement, lors de cette rencontre, l'apport des Européens du « continent » ! « Chaque fois que nos amis allemands ou français prennent la parole, devait commenter un des organisateurs, l'attention de l'assemblée était beaucoup plus grande, et ce malgré l'apparent désintérêt des Britanniques pour tout ce qui touche à l'Europe.

« Ces journées, nous a dit M. Danguy à son retour, nous ont donné espoir et ont confirmé notre conviction qu'une communauté se construit à la base en partant d'échanges effectués dans un esprit d'écoute. »

# changer

## CAMPAGNE 81

*Comme chaque année à pareille date, nous proposons à tous nos lecteurs de s'associer à une vaste campagne d'abonnements. CHANGER décèle des hommes en marche vers une société nouvelle, découvre des raisons d'espérer dans des situations de crise, apporte des témoignages de transformations humaines et sociales. En vous permettant de communiquer à vos amis et connaissances ce que vous trouvez et appréciez vous-même dans CHANGER, cette campagne de promotion aide à répandre un état d'esprit dont le monde a besoin. Elle est, de plus, indispensable à la bonne santé et à la croissance de notre mensuel. Faites tout pour CHANGER. Nous vous en remercions d'avance.*

*La Rédaction*

### COMMENT PROCEDER :

1) Inscrivez au verso de cette page, dans les cases prévues à cet effet, les noms et adresses de ceux de vos amis à qui vous aimeriez faire connaître « Changer ». (Etablissez un double de votre liste. Cela vous aidera quand vous voudrez annoncer la campagne à vos amis).

Ils recevront alors les numéros de mars, avril et mai 1981, suivis d'une lettre leur proposant de souscrire un abonnement.

2) Inscrivez votre nom et votre adresse dans la case en grisé.

3) Découpez cette feuille et envoyez-la avant le *30 janvier 1981* à l'une des quatre adresses suivantes, selon le pays où vous habitez :

### Belgique

Changer  
c/o M. Fernand Maton  
123, rue Théodore Decuyper  
Boîte 39  
1200 Bruxelles

### Suisse

Changer  
Case postale 3  
1211 Genève 20

### Canada

Changer  
387, Chemin de la  
Côte Sainte-Catherine  
Montréal  
Québec H2V 2B5

### France et autres pays

Changer  
68, Bld Flandrin  
75116 Paris

Voir au verso

**Inscrivez ici les noms et adresses des destinataires de la campagne de promotion. MAJUSCULES s.v.p.**

<p>M. / Mme / Mlle            Nom : .....            Prénom : .....            N° ... Rue .....            .....            Code postal : .....            Ville ou bureau distributeur : .....            .....            Pays : .....</p>	<p>M. / Mme / Mlle            Nom : .....            Prénom : .....            N° ... Rue .....            .....            Code postal : .....            Ville ou bureau distributeur : .....            .....            Pays : .....</p>
<p>M. / Mme / Mlle            Nom : .....            Prénom : .....            N° ... Rue .....            .....            Code postal : .....            Ville ou bureau distributeur : .....            .....            Pays : .....</p>	<p>M. / Mme / Mlle            Nom : .....            Prénom : .....            N° ... Rue .....            .....            Code postal : .....            Ville ou bureau distributeur : .....            .....            Pays : .....</p>
<p><b>Liste envoyée par :</b>  <i>M. / Mme / Mlle</i>  <i>Nom</i> : .....  <i>Prénom</i> : .....  <i>N° ... Rue</i> .....            .....  <i>Code postal</i> : .....  <i>Ville ou bureau distributeur</i> : .....            .....  <i>Pays</i> : .....</p>	<p>M. / Mme / Mlle            Nom : .....            Prénom : .....            N° ... Rue .....            .....            Code postal : .....            Ville ou bureau distributeur : .....            .....            Pays : .....</p>

**Liste à découper et à envoyer avant le 30 janvier 1981 à l'une des quatre adresses indiquées.**

Attention : les listes reçues après cette date ne seront pas prises en compte dans la promotion

## Retour du Liban

Enlèvements, assassinats, voitures piégées, tirs de franc-tireurs et combats nocturnes dans le centre de Beyrouth créent une atmosphère de tension perpétuelle dans laquelle vivent les Libanais depuis cinq ans. Nous sommes loin de nous rendre compte de tout ce que ce peuple a enduré, nous qui avons le privilège de vivre dans un pays qui n'est pas en guerre. Le drame libanais, dont chacun se demande combien de temps il durera encore, nous pose avec acuité certaines questions fondamentales : comment vaincre notre indifférence ? Pourrions-nous rester neutres ? Pourquoi nous engager ? Comment garder l'espoir ?

J'ai longtemps pensé qu'il suffisait d'élargir la sphère de mes pensées, de m'informer sur ce qui se passe dans ce monde où nous sommes de plus en plus interdépendants. Mais le Liban m'a appris autre chose. Plutôt que de m'intéresser avec ma raison à une autre région du globe, c'est tout entier que je dois me laisser conquérir par un pays qui n'est pas le mien. Parce que chacune des parcelles de la création devrait me conquérir si je me laisse faire, si je sais en voir toutes les richesses, si je l'accepte telle qu'elle est, si je laisse naître en moi l'affection pour ses habitants, ses paysages, sa lumière et tout ce qui la compose. De toute façon, comment peut-on s'intéresser vraiment à une partie du monde que l'on n'a pas d'abord appris à aimer ? L'accueil extraordinaire qui nous a été réservé au Liban, le désir de nos hôtes de nous combler, leur spontanéité et leur générosité (presque démesurée selon nos critères), la simplicité avec laquelle ils vont à l'essentiel m'ont fait ressentir une sensibilité que nous autres occidentaux avons tuée par notre esprit mercantile et calculateur. Ce n'est pas que nous n'avons pas de cœur, c'est que nous ne le laissons plus parler. Le langage du cœur répond à un des plus grands besoins du monde. C'est lui qui vaincra mon indifférence et celle de notre diplomatie.

La situation intolérable du Liban pose aussi la question de l'engagement personnel. Beaucoup de jeunes lycéens nous ont demandé : « Qu'est-ce que nous pouvons faire ? » Leur souhait est de ramener la paix, et cela avant toute autre chose. Un étudiant m'a dit : « Ici, ou bien il faut s'engager, ou bien il faut quitter le pays. » La question me vient aussitôt : L'engagement est-il nécessaire seulement en période de crise ?

Pour ma part, mon séjour dans ce pays en guerre m'a amené à prendre plus au sérieux mon engagement, et à en redéfinir l'enjeu. Jusqu'alors, il s'agissait pour moi

de mener une vie constructive, satisfaisante, cohérente, éventuellement plus responsable. Mais quelques remarques entendues là-bas m'ont poussé à penser plus loin. « Avant le déclenchement des événements en 1975, m'a dit un ami, nous n'aurions jamais cru cela possible. Et puis, il y a eu les premiers coups de feu dans un quartier de Beyrouth, et, de représailles en représailles, c'est tout le Liban qui s'est enflammé. » Un autre m'a dit : « Comment arrêter ces réactions en chaîne ? Quand cela finira-t-il ? »

J'ai tout à coup mieux mesuré l'enjeu de ma décision de ne plus garder de rancœur contre quiconque. Les mille et une petites divisions, apparemment bénignes qui nous empoisonnent l'existence sont en fait le ferment qui peut tout faire exploser au premier coup de boutoir. « C'est parce que nous n'avons pas vécu notre christianisme à fond, que nous devons maintenant le défendre », nous a dit un ami chrétien libanais. Je ne peux m'empêcher de penser aux divisions profondes de mon propre pays et à la puissance diabolique qui émane de blessures non guéries. Puisse-t-on

vivre la qualité de vie à laquelle nous sommes destinés sans attendre que des catastrophes nous y poussent !

Au fil des contacts avec des gens qui ont connu une telle tragédie, j'ai repensé à ma propre attitude face à la souffrance. Je n'ai eu ni à endurer de grands malheurs, ni à supporter de grandes douleurs physiques. Pourtant, le choix d'accepter ou de rejeter la souffrance demeure. Il s'agit pour moi d'accepter douloureusement ou paisiblement ce qui aurait plutôt tendance à me révolter, à me durcir. Aujourd'hui, je voudrais accueillir cette souffrance-là, si petite soit-elle, pour être à même de ressentir celle des autres.

Enfin, dans ce pays où la souffrance n'épargne personne, le plus grand défi vient de ces gens qui, malgré les événements, cherchent et accomplissent leur rôle particulier. Leur sentiment d'avoir une mission à remplir ne supprime pas la peur ou le danger, mais leur permet de ne pas en être les esclaves. Nous qui vivons dans une situation comparativement paisible, avon-nous encore le droit au pessimisme ? Pourrions-nous trouver le dynamisme et la créativité que semble produire cette qualité d'espoir que tant de Libanais portent en eux ?

Frédéric Chavanne

## ZIMBABWE (fin)

leur action. Mugabé lui-même a préconisé un changement d'attitude. « Nous devons pardonner à ceux qui nous ont fait du tort. En y manquant, nous prolongerions l'état de guerre que nous souhaitons voir reléguer dans l'histoire. »

Mugabé croit, et beaucoup d'autres avec lui, que le genre de société qui s'établira au Zimbabwe décidera de l'évolution des événements en Afrique du Sud. « L'avenir de cette région du monde dépend de la façon dont l'Afrique du Sud reconnaîtra finalement le droit à l'autodétermination comme ses voisins en ont fait l'expérience. » Expliquant le fondement de sa philosophie politique, il poursuit : « Notre parti a une position proche de l'idéologie socialiste qui est tirée en grande partie du marxisme et du léninisme. Ce n'est pas un secret (1). Mais ce ne sont pas les seuls principes qui nous gouvernent. Nous possédons nos propres traditions et les principes nés de l'influence du christianisme. Il est impossible, croyons-nous, de gouverner une société en la coupant des principes moraux auxquels elle obéit ; c'est sur ces principes-là que nous désirons édifier notre société. »

Selon une étude approfondie récemment faite au sujet du Zimbabwe, « le pays se

tourne à la fois vers l'extérieur et l'intérieur. A l'extérieur se trouve l'aide étrangère, les investissements, la coopération régionale et tous les contacts économiques dont le pays a été si longtemps privé par les sanctions. A l'intérieur, il existe de graves injustices et des abus nés de cent ans de domination coloniale. Des deux côtés les risques qui seront pris, les occasions qui seront saisies décideront si le Zimbabwe est appelé à jouer le rôle de moteur économique de l'Afrique australe noire, ou s'il se détruira lui-même dans les dix-huit prochains mois. »

Fin novembre 1980, les ministres des finances et de l'économie de neuf pays d'Afrique centrale et d'Afrique australe se sont réunis à Maputo, au Mozambique, afin de renforcer la coopération et le développement de cette région. Mais le défi le plus sérieux se trouve à l'intérieur des frontières du Zimbabwe. Le temps seul décidera du succès ou de l'échec de Mugabé : il lui faudra beaucoup de courage et de ténacité pour suivre les principes dont il parle : il lui faudra aussi le soutien des artisans de réconciliation dans son pays, et la générosité et la confiance de ses amis à l'étranger.

(1) Remarquons cependant que le gouvernement n'a pas encore accordé aux Soviétiques l'autorisation d'établir une ambassade à Salisbury.

**La troisième édition  
vient de paraître**

Un livre sincère et profond,  
toujours d'actualité

Claire Evans-Weiss

# le défi féminin

Editions de Caux

Un « défi féminin » qui n'a rien à voir avec les mouvements de libération de la femme. Pour Claire Evans-Weiss, en effet, il s'agit moins de se libérer d'un certain nombre de tabous que de se réaliser que de même, moins de chercher à se réaliser que de participer à la construction d'une société plus fraternelle et plus humaine.

Janine Frossard, « Le Figaro »

Fr.s. 10 - ;

FF 25 (frais d'expédition en sus : 6 F)

Commandez votre exemplaire

Diffusion en Suisse :

Editions de Caux, 1824 Caux

Diffusion en France :

Editions de Caux, 68, boulevard Flandrin, 75116 Paris